

Chamanisme & Sorcellerie de Sylvie Dallet

[Joseph Krulic](#)

Revue ESPRIT / Chamanisme & Sorcellerie de Sylvie Dallet

Note de Lecture par Joseph Krulic

mars 2025

Depuis les années 1960 et la parution de la thèse de Robert Mandrou, *Magistrats et sorciers au xvii^e siècle* (Plon, 1968), les travaux se sont multipliés sur la répression des sorcières dans l'Occident chrétien, qui fut maximale dans la période 1560-1670, même si on peut relever quelques cas vers 1430-1440, Jeanne d'Arc ayant été, notamment, accusée de sorcellerie. Par ailleurs, des « écoféministes », depuis les années 1980, présentent cette histoire comme une répression de longue durée du genre féminin, parfois dans le prolongement de *La Sorcière* (1863) de Michelet.

Parallèlement, les spécialistes de sciences humaines ont beaucoup cherché et beaucoup théorisé sur les chamanes et les chamanismes. Sylvie Dallet s'est passionnée pour ce thème, au point de participer à des séances de chamanisme. Cette « observation participante » lui permet de dépasser une compréhension purement théorique du phénomène. Elle se fait notamment l'écho des recherches de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie dans le Bocage : *Les mots, la mort, les sorts* (Galimard, 1977).

La synthèse entre ces recherches, principalement historiques, sur les sorcières et celles, principalement anthropologiques, sur les chamanes n'a, à notre connaissance, jamais clairement été faite, en tout cas en français, même si nous ne pouvons ignorer que, depuis la fin du xix^e siècle, une puissante ethnologie de langue anglaise ou russe s'est épanouie, notamment sur le chamanisme.

Le livre a d'abord pour mérite essentiel de nous guider dans cette forêt de recherches et de concepts. Sur le plan historique, l'auteur rappelle que les croyances et pratiques du continent européen ont connu, au moins, trois apports. L'apport celte, en France antérieur à la conquête romaine, ou celui des peuples baltes ou slaves, voire finno-ougriens ou sibériens, ne se laisse jamais oublier, au moins dans les campagnes et dans les contrées où une population rustique a pu maintenir une certaine culture populaire, du fait d'un exode rural plus tardif ou d'une colonisation seulement partielle. Les cohérences des recherches sur le folklore, très fréquentes après les années 1880, réhabilitées après les années 1970 avec la vogue des cultures régionales en France et prolongées après l'effondrement de l'URSS, permettent ou autorisent d'esquisser une théorie bienveillante de la sorcellerie et du chamanisme. Visiblement, l'auteur privilégie les pays où une certaine culture orale s'est maintenue, où la christianisation a été tardive (xiii^e siècle en Lettonie et Estonie, xiv^e siècle en Lituanie), où les contes et légendes n'ont pas été trop réécrits par des écrivains devenus classiques comme les frères Grimm en Allemagne et Charles Perrault en France. Elle écrit ainsi : « L'Estonie animiste a été catholicisée par les Chevaliers teutoniques, puis luthérianisée par les barons allemands au xix^e siècle et laïcisée par les soviétiques. » Le legs gréco-romain, ensuite, caractérise plutôt la culture des élites.

« En Europe, trois grandes traditions se sont superposées, l'héritage celte, le legs gréco-romain et l'effervescence judéo-chrétienne. Les sorciers et les sorcières ont retrem্পé ces histoires aux sucres d'un animisme paysager au plus près des choses quotidiennes et des gens de rencontre. Aujourd'hui, l'extraordinaire circulation des mythes, des contes et de légendes soulève et éparpille les grandes histoires du passé jusqu'à tisser de nouveaux imaginaires personnalisés, empruntés au bouddhisme, au zen, aux mythes amérindiens. De ce fait, l'Europe qui exportait sa civilisation adopte en long terme les cultures qu'elle va naguère voulu dominer. » Ce renversement de l'hégémonie culturelle entre une Europe qui fut chrétienne et un monde, surtout européen ou eurasiatique au sens le plus large, qui redevient animiste, dont le chamanisme serait l'illustration et l'avant-garde, est sans doute au cœur de cet ouvrage stimulant.

Non que l'auteur caricature l'héritage chrétien. Elle note l'importance de l'apport franciscain de François d'Assise et de son associée Claire, dialoguant avec la nature et célébrant « frère Soleil » tout comme la pertinence de tel théologien protestant contemporain suisse articulant une théologie des plantes, ce qui évite une sommaire dichotomie entre un christianisme condamnant la nature ou les animaux, et les pratiques animistes des sorcières, des chamanes et d'autres spiritualités, amérindiennes, rurales d'Estonie ou de Sibérie, comme la religion japonaise shinto, célébrant des millions d'esprits de chaque arbre, végétal, animal. Toutefois, elle rappelle que les animaux ont fait l'objet de procès pendant plusieurs siècles, du xiii^e au xviii^e siècle, que le classement entre animaux « utiles » et « nuisibles », bien connu en France dans les écoles primaires de 1880 aux années 1960, a des origines bibliques et chrétiennes. La théorie du chamanisme est donc au cœur de son analyse.

Les chamanes obéissent à une sorte de prédisposition, sinon de vocation, singularisés qu'ils sont par un parcours de malheurs et de maladies, voire de handicaps, s'identifient à un animal totem, connaissent des « états modifiés de conscience » et produisent des guérisons, voyant dans les maladies des déficits dans l'équilibre énergétique du corps. Les sorcières ont des pouvoirs qui peuvent se comparer à ces pouvoirs de guérison, mais leur réputation est aussi de

pouvoir provoquer des maladies ou des malheurs, leur identification à un animal ne semble pas un point cardinal, et leur féminité leur attire, de manière systémique, la répression de sociétés où la domination masculine est la règle.

Cette synthèse, qui associe l'histoire de la répression des sorcières et une ode érudite à l'animisme de la post-modernité, ne manque pas de puissance. Chateaubriand, dans *René*, pensait que le Grand Pan était mort, du fait de dix-huit siècles de christianisme. Sylvie Dallet considère, au contraire, que ce qui reste d'animisme dans le monde, plus que l'héritage gréco-romain, peu connu en dehors d'une fraction des élites, notamment le shinto japonais, le chamanisme mongol, le culte de la nature dans les peuples autochtones mais aussi dans des pays ultramodernes comme Taïwan ou l'Estonie, et les recherches des sciences humaines ou sociales qui mettent à mal la coupure nature/culture ont pour effet une nouvelle reconnaissance de l'encastrement de la nature dans la culture.

Cependant, elle cite l'Afrique sans s'y attacher dans ses analyses. Or l'Afrique voit plutôt se déployer une christianisation massive, notamment en Afrique du Sud, en Afrique centrale et dans la partie méridionale de l'Afrique de l'Ouest (sud du Nigeria, sur de la Côte d'Ivoire, Bénin, Togo, Ghana), et une islamisation massive dans le Sahel et le nord de l'Afrique de l'Ouest. Mais son sujet n'est pas l'animisme dans le monde, il ne s'agit pas d'un ouvrage de géopolitique ou de géographie culturelle, mais d'un voyage philosophique et d'histoire immédiate sur le bouleversement des visions du monde et des mentalités dans la France ou une partie de l'Europe, voire l'Amérique du Nord. Il s'agit d'une expérience de pensée dans l'Occident désorienté par l'Orient de l'Eurasie ou une relecture du passé européen à la lumière d'un présent occidental qui redevient animiste. Mais, loin de se contenter d'une affirmation courante dans les essais plus ou moins « philosophiques » des trente dernières années (l'Europe retourne au paganisme ou/et à l'animisme), elle nourrit sa recherche personnelle d'une connaissance précise des recherches dans plusieurs sciences sociales et humaines dans le champ du chamanisme, peu connu du public cultivé, et de la sorcellerie féminine, domaine plus connu mais où les recherches demeurent actives.

1. Pour nuancer ce raccourci, voir notamment Yves Plasseraud, *Les États baltiques, les sociétés gigognes*, Crozon, Armeline, 2003 (et ma recension dans *Esprit*, juin 2004) ; et Y. Plasseraud, *Les Pays baltiques. Le pluriculturalisme en héritage*, Crozon, Armeline, 2020 (et ma recension, « Compromis baltes », *Esprit*, juin 2021). En pratique, dans les pays baltes comme en Moldavie, le stalinisme a signifié que plus de 20% de la population des pays baltes, comme de la Moldavie, fut déportée dans le Goulag entre 1940 et 1953. Sur la Moldavie, voir la thèse de Vincent Henry, *La Moldavie et l'Union européenne. L'horizon indéfini*, soutenue à l'université Paris-Est, le 19 mars 2021. Staline n'est pas Jules Ferry.

Destins croisés, L'Harmattan, *Éthiques de la création*, 2024

164 p. 21 €